

1

Mauvaise passe

Flensburg, juin 1981

Cette année-là, l'agence traversait de sérieuses difficultés financières. La crise économique et sociale du pays n'arrangeait rien à nos affaires. Les gens achetaient de moins en moins de livres et de magazines. Les grandes grèves ouvrières des chantiers navals paralysaient l'économie du Land, une lutte s'engageait contre le gouvernement. Depuis six mois, l'ambiance était morose, un statu quo catastrophique. Ingrid se démenait à mes côtés. On vivait au jour le jour sans perspectives, en état de survie professionnelle. On avait déjà imaginé fermer la boutique, mais le secteur n'embauchait pas. Impossible de se recaser dans une rédaction, tous licenciaient à tour de bras. Je ne désespérais pas de dénicher un bon sujet, une biographie qui nous permettrait de nous extirper de ce tunnel. En signant un contrat avec un éditeur sur

un projet solide, on pouvait toucher une avance pour tenir un peu. Nos chances d'évolution, nos ambitions, le développement de l'agence, tout cela était vraiment compromis. Un vrai gâchis ! Nous étions des victimes conjoncturelles, dans la mauvaise branche, au mauvais moment. Bref, je me raccrochais chaque jour à l'envie de m'en sortir, j'y croyais encore malgré les signes négatifs. Deux nanas, face à tout ce bordel, ne pesaient pas lourd, mais une petite voix me disait d'oublier le passé et d'avoir foi en l'avenir. Je m'y préparais.

Quand je quittais le boulot, je filais chez ma mère récupérer ma fille de neuf ans. Dès que je passais la porte, j'enfilais le masque du bonheur, celui qui me permettait de ne pas transmettre mes soucis à mon entourage. Mes parents connaissaient plus ou moins les problèmes que je rencontrais, mais je ne voulais pas les affoler en les impliquant davantage. Maman était une femme adorable, elle s'occupait de ma petite Sophia après l'école depuis que j'avais licencié la nounou, faute de ressources suffisantes. En général, sauf urgence extérieure, je restais une demi-heure, puis on rentrait chez nous. Un trajet rapide, moins de dix minutes, et on retrouvait notre maison coquette. On s'affalait dans le canapé du salon pour pratiquer notre rituel : la partie de chatouille. Après, l'organisation reprenait le dessus, les devoirs, le linge, la cuisine, bref, tout ce qui comblait les soirées d'une mère célibataire. Pas moyen de souffler avant 21 heures, dans le meilleur des cas. Sophia était une enfant très équilibrée, indépendante, assez mature pour son âge, une contrepartie appréciable au vu de la situation fami-

liale. Finis les voyages ou les week-ends en vadrouille, non, le budget était vraiment trop serré. Mes parents participaient beaucoup au quotidien, le temps que tout reparte normalement. Sans eux, je n'aurais jamais pu conserver l'agence. Après la mort de mon mari, j'avais vendu notre belle maison afin de rembourser la banque. Le solde restant avait servi à relancer mon activité et à faire face au manque de revenus.

Sous mes airs de femme solide, je craquais souvent dans l'intimité, lorsque la baraque était vide. J'allumais la radio en tournant la molette sur une station de musique classique, je m'allongeais sur le divan, je pleurais et je pestais contre mon destin. Après avoir utilisé la moitié d'une boîte de mouchoirs, je prenais une douche chaude pour chasser les mauvaises pensées et reprendre le cours de mon existence. Parfois, j'enviais Ingrid, sa vie, son conjoint. Elle travaillait pour le plaisir, alors que moi, ma passion s'était muée en une course incessante après de nouveaux contrats, à des fins alimentaires.

Erich, mon mari, était décédé deux ans auparavant, triste coup du sort. Un jour, tout avait basculé, plus de famille soudée, plus de rêves, un mur infranchissable et une petite fille à protéger. L'enfer s'était invité sans prévenir dans notre jardin paradisiaque. Tout avait volé en éclats, il était mort. Le pire avait été de faire son deuil. Un dernier baiser, un dernier câlin, un dernier sourire, tous ces « derniers » remontaient trop loin. Chaque fois que j'y repensais, je m'empressais de refermer cette porte. Je ressentais toujours la même émotion, celle qui me figeait sans que je puisse réagir

face à ce cauchemar. À bientôt 40 ans, je me voyais mal retourner en boîte de nuit pour me faire draguer, ou fréquenter des soirées organisées par des amis bien intentionnés, les rois des plans foireux.

Les grandes vacances approchaient, je flairais le coup arriver. Cette année, Sophia devait rester tout l'été chez ses grands-parents, je ne pouvais pas lui offrir des activités extérieures. Heureusement, ma fille les adorait, mais j'aurais tant voulu qu'elle puisse participer à un stage de voile à l'étranger en compagnie de sa meilleure amie. Bon, je me raisonnai, ce serait pour la prochaine fois. Après tout, nous n'étions pas si pauvres que ça, c'était juste une mauvaise passe. En réalité, c'était surtout moi qui aurais eu besoin de souffler un peu, de m'éloigner de Flensburg, de partir une semaine en France dans un endroit que j'affectionnais, sur une plage en Bretagne Sud. Je m'y voyais déjà manger des langoustines à Bénodet, les pieds au soleil, face à la mer. J'y avais été avec Erich en 1977, un souvenir extraordinaire. On avait découvert l'archipel des Glénan situé à une heure en navette, un chapelet d'îlots sauvages avec de petites criques sans personne, du sable blanc, une eau turquoise, très fraîche. On s'y était baignés nus, en cachette, comme des ados. Tout cela faisait partie d'un passé archivé, d'une époque où j'étais heureuse, amoureuse, encore naïve.

Fin juin, Ingrid m'avait traînée de force dans une station balnéaire, après une séance d'essayage de maillots de bain plus échancrés les uns que les autres. Elle disait que j'étais une fille superbe, que je ne faisais pas mon âge. Dans ma situation, je ne voyais

pas les choses sous cet angle. Enfin, elle m'avait attirée dans un piège. Une fois sur le sable, affublée de son splendide deux-pièces, elle avait retiré le haut. C'était la mode sur certaines plages de se mettre les seins à l'air. J'avais toujours été pudique de ce côté-là. Bien obligée, j'avais tenté l'expérience. J'avais suivi le mouvement en marchant derrière elle, une manière de s'exhiber aux yeux des mecs. J'avais détesté ça. Ma petite poitrine toute blanche exposée à la vue de tous, surtout de tous ces types vulgaires qui nous avaient gentiment sifflées.

En rentrant, j'avais eu les tétons en feu. Ma peau de rousse n'avait pas supporté les rayons du soleil. Quant à mon entrecuisse rasé à la va-vite dans sa salle de bains, ce n'était pas mieux. Rouge écarlate. C'était parti d'un bon sentiment. Elle avait pensé qu'en paradant comme cela, j'aurais pu attirer un homme, mais les aventures sans lendemain, les coups d'un soir, ce n'était pas mon truc. J'avais eu l'impression de tromper Erich. Je l'imaginais me juger de là-haut. Finalement, je n'étais pas faite pour provoquer le destin, encore moins pour jouer les allumeuses. Je préférais finir vieille fille plutôt qu'écarter les cuisses devant le premier venu. Non, définitivement non. Je ne courais pas après un statut social ou du fric, j'étais peut-être trop conne, mais mon indépendance et ma fierté me l'interdisaient. J'avais ça dans les gènes, cette vision de la femme courage affrontant les tempêtes sans plier. Quand j'avais avoué à Ingrid qu'Erich avait été mon premier, elle était restée bouche bée. Avant, pendant et après lui, je n'avais connu aucun autre homme.

C'était sans doute la raison qui m'empêchait de me libérer, mais j'avais la tête ailleurs. Côté sexe, j'étais très débridée. On le faisait partout, tout le temps. Ce n'était donc pas le problème. J'avais juste besoin d'être en confiance, d'y croire, d'aimer, de me projeter sans arrière-pensée, de me laisser porter par l'amour, le vrai, s'il était possible de le vivre une seconde fois. Serait-ce le cas ? Je l'ignorais.

Cela faisait deux ans que tout s'écroulait autour de moi. À force, je m'étais habituée aux mauvaises nouvelles, je restais combattante, une façon de ne pas sombrer. Je me donnais six mois jusqu'à Noël pour redresser la barre. Après, je devrais jeter l'éponge, me résigner à faire un boulot sans intérêt chez un patron, histoire de remplir le frigo. Je ne voulais pas encore y songer. Mon attention devait se focaliser sur cette mission. Ni Ingrid ni mes parents ne devaient jouer les roues de secours. Papa m'aidait un minimum, il serait remboursé, il le savait bien. Aucun héroïsme dans tout cela, uniquement l'envie de m'en sortir, de retrouver la paix, de pratiquer ma profession avec passion. On avait eu des succès dans le passé, il fallait s'armer de patience, le vent finirait par tourner. Je m'accrochais à ce que j'avais de plus précieux au monde, ma fille et mon agence. Le reste ne comptait pas. Je n'avais pas les moyens de mes rêves, alors je les mettais de côté en attendant des jours meilleurs. Personne ne pouvait me faire changer d'avis, même Maman n'y arrivait pas. Elle me disait toujours : « Cherche un nouveau métier, trouve-toi un bon petit mari, un gars gentil.

Pas besoin d'être amoureuse pour vivre heureuse dans son couple... » Je ne supportais pas cette vision de la vie. Je ne lui en voulais pas, c'était son rôle de mère, une femme d'un autre temps, ça l'aurait rassurée, plus que moi en tout cas.

2

La lettre anonyme

Flensburg, septembre 1981

L'été arrivait à sa fin. L'école avait repris, l'agence vivotait grâce à quelques bons articles placés dans des journaux à fort tirage. Le stagiaire avait démissionné faute de travail suffisant, Ingrid rentrait de congés. Elle était partie trois semaines en Méditerranée avec sa famille. La situation de son mari leur permettait de mener un train de vie qu'il m'était totalement impossible d'envisager. Je ne manifestais aucune jalousie, bien au contraire, je me nourrissais de ses voyages pour rêver. De mon côté, j'avais passé quinze jours avec Sophia chez mon père et ma mère, une façon simple d'oublier les soucis, de revoir les amis de passage, les oncles et tantes, les cousins éloignés venus nous rendre visite depuis le sud de l'Allemagne. Bref, une bonne pause au milieu des miens, entre plage et balades champêtres.

J'étais dans ma petite maison en location, un ravissant cottage situé à moins de cent mètres du fjord, à la sortie de la ville. J'adorais cet endroit ballotté par les saisons, loin de la frénésie des grandes agglomérations. Le temps s'y écoulait plus lentement qu'ailleurs. C'était l'ancienne propriété de vacances des parents d'un copain d'enfance. Après leur décès, il me l'avait proposée avec un loyer pas cher en contrepartie de travaux à ma charge. J'avais sauté sur l'occasion sans me préoccuper de l'inconfort hivernal, de la mauvaise isolation, des peintures défraîchies ou du jardin en friche. Non, dès la première visite, elle m'avait séduite. Je désirais tellement l'acheter et la rénover. Un jour peut-être. Elle était située sur un monticule qui permettait de voir le fjord au premier niveau, entre les branches des arbres. Sophia s'y plaisait tout autant que moi. Il n'y avait que deux chambres, ce qui limitait les possibilités d'inviter du monde à dormir. On se contentait de soirées arrosées devant un bon feu de cheminée lors de la saison froide. Mes amis jouaient un rôle important dans ma vie, surtout depuis la disparition d'Erich.

L'agence était implantée dans le centre-ville de Flensbourg, juste au-dessus d'une librairie de quartier. Le propriétaire m'avait loué le studio au premier étage de sa boutique. Les bureaux étaient assez exigus, mais l'endroit était charmant. Du parquet ancien, des poutres apparentes et une vue sur la rue commerçante. Le loyer était accessible, mais, par les temps qui couraient, cela restait une charge non négligeable. Le libraire connaissait parfaitement ma situation, et quand je ne pouvais pas le payer, on s'arrangeait, je le secondais dans

son magasin. Cette entraide m'avait permis de nouer d'excellentes relations avec lui, il était devenu un ami, un homme compréhensif, loin de l'image classique du méchant bailleur. À 66 ans, Edgar me considérait un peu comme sa fille. Sans lui, je n'aurais pu conserver des locaux en ville. Je m'accrochais à mon travail pour ne pas déprimer. Chaque jour qui s'écoulait me rapprochait de cette échéance fatidique de Noël, où je devrais fermer et dire adieu à ce métier passionnant. Edgar en était le premier attristé, lui-même éprouvait des difficultés. Il aurait voulu m'embaucher, dans cette éventualité, mais son activité ne pourrait couvrir les charges d'un salaire supplémentaire. Alors, comme deux condamnés dans le couloir des naufragés économiques, on profitait de chaque jour passé ensemble. Parfois, on en riait.

Tous les matins, vers 10 h 30, je descendais dans la réserve de la boutique où nous avions l'habitude de partager un café entre deux clients. Les gens achetaient de moins en moins de livres en cette période. Les loisirs et la culture étaient les premiers postes impactés par la mauvaise conjoncture. Quand la cloche de la librairie tintait, Edgar se précipitait dans l'espoir de faire une vente substantielle, mais le tiroir-caisse ne chantait pas souvent sa douce mélodie. Il revenait en levant les yeux au ciel et me disait : « Comme d'habitude, un curieux qui passe le temps... » L'argent, encore et toujours, impossible de ne pas y penser. Parfois, c'était moi qui interrompais nos bavardages lorsque le téléphone sonnait, Ingrid étant absente. Je courais dans l'escalier de service, et durant ces quelques secondes,

j’imaginai une bonne nouvelle au bout du fil. Une fois raccroché, je redescendais beaucoup plus lentement que je n’étais montée, dépitée. Une relance de facture. Je retrouvais Edgar qui posait son bras autour de mon cou en esquissant un sourire compatissant. Quand l’heure du déjeuner arrivait, on s’empressait de clore le magasin pour flâner le long des quais, un sandwich à la main, fait maison bien sûr. Le mois de septembre était radieux, nous profitions d’une halte sur un banc face à la mer pour déguster notre repas en toute convivialité. Edgar était natif de Flensburg, il ne tarissait pas de vieilles histoires sur cette délicieuse cité du Nord. Sa nostalgie m’embarquait à chacun de ses récits. Je le regardais me conter ses anecdotes avec la sensation de me sentir protégée, comprise. Sa gentillesse et sa bienveillance à mon égard étaient un précieux trésor que je n’envisageais pas de quitter un jour. Si j’étais contrainte de fermer dans quelques mois, nous serions séparés. Tout ce qui faisait notre quotidien la semaine serait renvoyé aux archives d’une vie martyrisée par des ruptures brutales et sentimentales. Comment ne pas y penser ? C’était là, dans ma tête en permanence. Même les instants de plaisir n’arrivaient pas à combattre cette peur lancinante.

Une semaine plus tard

C’était un mardi. Maman avait emmené Sophia à l’école ce matin-là. Moi, j’étais au lit avec un mal de crâne carabiné. Un rhume avait pris ses quartiers, impossible d’aller travailler. J’avais prévenu Ingrid. Je

payais cher ma baignade du week-end précédent. Je n'avais pas résisté à l'appel du soleil en ce début d'arrière-saison, mais la fraîcheur de la mer combinée à un léger vent du nord m'avait sanctionnée. Je luttais sous les draps, dans le noir absolu, priant pour que cette douleur ne dure pas trop longtemps. Vers 11 heures, alors que je me retournais, l'oreiller sur la tête, en tentant de trouver un sommeil réparateur, le téléphone sonna. Un bourdonnement assiégea mon cerveau. Avec difficulté, je courus vers l'appareil. Je décrochai.

— Ingrid ? Que se passe-t-il ? Tu sais que je suis malade. C'est si urgent ?

— Désolée de te déranger, mais je voulais ton avis avant de faire une bêtise.

— De quoi parles-tu ? Mon absence ne doit pas être un problème vu le peu d'activité au bureau. Ce n'est pas la première fois que je te laisse les commandes...

— Oui, mais ce n'est pas la question. C'est juste qu'au courrier de ce matin, on a reçu...

— S'il te plaît, ne me dis pas que tu m'appelles pour des factures. Ce n'est vraiment pas le moment.

— Non, rien à voir. Il s'agit d'une lettre libellée au nom de l'agence. Une personne anonyme nous conseille de prendre contact avec un monsieur qui vit à la sortie de Flensburg. Apparemment, il aurait une histoire incroyable à raconter.

— Tu as des détails ?

— Pas grand-chose, seulement l'adresse et le nom de celui que l'on devrait rencontrer, en bas du document. L'auteur justifie son anonymat, l'homme concerné

n'est pas informé de sa démarche. Il sera difficile de le convaincre de faire publier sa biographie.

— C'est qui ? Et où exactement ? demandai-je avec empressement.

— Il s'appelle Viktor Lassberg, 72 ans. Il habite sur la côte à l'est du yachting club, au numéro 12 sur Ewoldtweg... Un quartier très riche, certainement une de ces villas face au fjord.

— D'abord, renseigne-toi sur sa maison et sur lui. Interroge le secrétariat du yachting club, puis rappelle-moi dans l'après-midi. On ne peut pas passer à côté d'un dossier en ce moment.

— C'est quand même étrange, cette façon de nous contacter. Tu penses vraiment que ça vaut la peine de creuser et d'engager des frais ? questionna Ingrid.

— Rien n'est plus important pour moi que la survie de l'agence, tu le sais bien. Alors, même si tout cela n'est qu'une plaisanterie au bout du compte, on doit un minimum y croire. S'il te plaît, fais ce que je te demande. En attendant, je vais essayer de dormir.

— OK. Après tout, on n'a que ça à faire, c'est toi la boss. Je te laisse, repose-toi.

— À plus tard. Donne-moi de bonnes nouvelles dans la journée. Croisons les doigts.

Je raccrochai le combiné avec un sentiment bizarre, le commencement de quelque chose, difficile à exprimer. Après plus de trente minutes à me retourner dans le lit, j'abdiquai. Le sommeil ne viendrait plus. La douleur s'étant atténuée, j'avalai par sécurité un nouveau cachet d'aspirine. Direction la douche. J'étais décidée à partir à l'agence après un repas. L'horloge indiquait 11 h 45.

En tout début d'après-midi, je me garai derrière la librairie, impatiente de me mettre à la tâche. Alors que je traversais la petite cour pavée, j'entendis une voix qui m'interpellait dans le couloir. C'était Edgar qui m'avait vue arriver.

— Ingrid m'a dit que tu étais souffrante ce matin. Et te voilà ?

— Tu n'as pas l'air content de me voir ?

— Si, bien sûr ! Je suis juste étonné. J'avais prévu de me rendre chez toi en début de soirée pour savoir si tout allait bien. Je ne peux pas m'empêcher de jouer au papa poule avec toi.

— Tu mérites bien que je t'embrasse après ces belles paroles. Ingrid ne t'a pas menti, je suis bien malade, un rhume, mais ça va mieux depuis une heure. Ne t'inquiète pas.

— Pourquoi es-tu venue ? Tu devrais plutôt te reposer. Tu débarques ici en te garant à toute vitesse. Il se passe quelque chose ? s'enquit Edgar.

— Je n'en sais rien pour l'instant. En tout cas, ça ne peut pas être mauvais, au contraire. Ingrid a reçu un courrier anonyme ce matin. Une personne prétend qu'un homme vivant dans le quartier chic d'Ewoldtweg aurait un récit incroyable à raconter.

— C'est un peu tordu, comme procédé. L'entrée en matière n'est pas très engageante, mais, à ta place, je serais excité. Ça me rappelle un vieux souvenir...

— Non, pas maintenant, Edgar ! J'adore tes histoires, mais là, je dois peut-être en écrire une nouvelle. Il faut que je bosse avant le retour d'Ingrid.

— Je comprends. D'ailleurs, où est-elle ?

— Elle enquête.

— Tu as son nom ? Je peux vous aider, je connais pas mal de monde, tu sais. Je ne suis pas qu'un libraire sur la fin, je peux encore servir.

— J'allais te le proposer. Je ne peux pas me passer de tes lumières. Tu es... comment dire... les archives locales de l'agence. Il s'agit de monsieur Viktor Lassberg. Ça te parle ?

— Lassberg... Ce nom de famille me dit vaguement quelque chose. Attends. Si, j'y suis. Dans les années 60, c'était celui du directeur technique des chantiers de construction navale de Kiel. Un homme respectable, haut placé, un grand navigateur aussi. Pas étonnant, si c'est le même, qu'il habite à deux pas du yachting club. Oui, c'est certain, maintenant, Viktor Lassberg...

— Tu l'as déjà rencontré ?

— Peut-être... Je ne m'en souviens pas. Son visage était dans la presse de l'époque, dans quelques chroniques de la gazette régionale, sans plus. Désolé, je n'ai pas d'autres indications à te donner, si celles-ci sont bonnes ! Consulte donc les archives du Land et les journaux spécialisés.

— Merci, Edgar. Je file à l'étage. Je te tiens informé si on a du nouveau. À plus tard.

— À tout à l'heure, ma jolie. Cette affaire, il faut y croire. Je vais effectuer des recherches de mon côté. À trois, on va bien dégoter quelque chose d'intéressant.

La première idée qui me passa par la tête, une fois arrivée à mon bureau, fut d'ouvrir un dossier en appo-

sant une étiquette sur la tranche. À l'aide d'un feutre noir, j'inscrivis le nom de mon supposé client : Viktor Lassberg.